

**ALLOCUTION DE MONSIEUR PIERRE MAUROY A
L'OCCASION DU CONSEIL MUNICIPAL
EXTRAORDINAIRE REUNI EN HOMMAGE A
MONSIEUR FRANCOIS MITTERRAND
HOTEL DE VILLE DE LILLE
(JEUDI 11 JANVIER 1996)**

Mes Chers Collègues,

Mesdames et Messieurs,

Chers Concitoyens,

Nous sommes en deuil.

Depuis quelques jours, dans tout notre pays, mais aussi dans le monde entier, une immense lame de chagrin et d'émotion est montée et a bouleversé nos esprits.

François Mitterrand est mort.

Ce sont des mots qui semblent presque impossibles à prononcer, tant nous l'avons connu vivant et aimant la vie. Mais nous devons l'accepter, comme lui-même semblait l'avoir fait, avec une

sérénité et un courage qui forcent le respect.

Il a été le premier d'entre nous, et l'on mesure désormais la place unique qu'il occupait dans le siècle, à travers l'hommage général qui lui est rendu par nos concitoyens, mais encore par le personnel politique de notre pays, toutes opinions maintenant mélangées ; enfin par les très nombreux chefs d'Etat Européens et étrangers, présents ce matin à Notre Dame de Paris, lors de la cérémonie d'hommage national qui lui a été rendu.

Chaque homme est toujours placé devant le moment inéluctable de sa disparition, et cette pensée a accompagné François Mitterrand au long de sa vie. Il l'avait apprivoisée, et s'en était fait une compagne familière. Il savait que la mort et la vie sont intimement liées, et toujours il a voulu contraindre le temps à respecter l'exacte distance qui les séparait.

Il était l'homme des fidélités et des souvenirs communs, et j'ai été son ami. Il m'a offert, pendant trente ans, les plus belles heures, les plus grandes émotions de ma vie publique, mais aussi personnelle, car il mettait un soin particulier à donner à ceux qu'il avait choisis, -je dirais, peut-être même élus,- le sentiment qu'ils étaient uniques et indispensables à son esprit si profond et si riche.

Etre l'ami, le compagnon de lutte, l'un des plus proches collaborateurs de François Mitterrand au long de sa vie politique, a marqué mon destin, qui s'est accompli avec lui.

Aujourd'hui, trop de souvenirs reviennent, et j'éprouve quelques difficultés à les canaliser, à les ordonner. Souvenirs de combats, d'épreuves et bien sûr de joies intenses, qui ont écrit l'Histoire de nos quinze dernières années. Moments rares et précieux, où d'un regard, d'une phrase nous échangeons nos sentiments et nos impressions.

Jamais nous n'avons eu de moments ordinaires ou médiocres. Cette conversation ininterrompue qui nous a réunis pendant trois décennies, que nous avons poursuivie malgré les vicissitudes et les difficultés de la vie politique, a toujours été marquée par un réalisme noble dans l'appréciation des choses de la vie, par la véritable élévation de la pensée, qui ne vient pas seulement de l'esprit, mais aussi du coeur ; par une affection que je n'ai jamais autant ressentie qu'à l'instant où je l'ai quittée, après avoir renoncé à mes fonctions de Premier ministre.

François Mitterrand était d'abord cet esprit particulier, forgé dans la culture humaniste et classique, qui alliait une profonde connaissance de l'âme humaine, et un goût quasi romanesque de l'action politique.

En cela, il était éminemment français, de cette France peut être d'autrefois, mais dont les valeurs nous semblent pourtant si permanentes et

même intemporelles, parfois
étonnamment modernes.

Il avait reçu, de son éducation charentaise, le sens de l'exacte mesure des êtres et des choses, accordé au souci de vivre le regard tourné vers la nature et notamment les arbres, ses amis les plus intimes. Il les aimait car ils sont la permanence et la force, mais aussi les compagnons du vent, gardiens de bien des secrets.

Peut-être, inconsciemment, ce même amour de la terre et de la simplicité de la nature, nous a-t-il rapprochés, quand je l'ai connu il y a trente ans. Nous étions en effet fort différents, et ne venions pas des mêmes horizons.

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois en octobre 1965, il y a à peine trente ans, à Lille. François Mitterrand, qui était déjà une personnalité publique connue, puisqu'il avait été à plusieurs reprises Ministre

sous la IVème République, était alors en campagne électorale pour l'élection Présidentielle, et je représentais pour ma part la S.F.I.O. dans le Nord. J'organisais cette campagne présidentielle dans la Région.

L'élection de 1965 fut, vous le savez, la première qui vit l'élection du Président de la République au suffrage universel, et celle où le Général de Gaulle sollicita des Français un second mandat.

C'était pour la gauche et les socialistes un enjeu considérable, dont François Mitterrand devint alors l'incarnation. Ce n'est certes pas aujourd'hui le lieu ni le moment d'ouvrir un débat politique qui serait hors de propos, mais plutôt d'évoquer cette période de notre Histoire à la fois proche et déjà lointaine, souvent d'ailleurs très mal connue de beaucoup de jeunes Français.

En 1965, François Mitterrand

représentait donc un espoir et une contradiction. L'espoir était celui d'un socialisme qui, s'il exprimait de façon multiple, était clairement dans l'opposition aux idées et à l'action du Général de Gaulle, dont les conditions de retour au pouvoir en 1958 étaient violemment contestées par François Mitterrand lui-même.

La contradiction venait de l'intérieur même du mouvement socialiste, partagé entre plusieurs familles, celle de l'ancienne S.F.I.O., celle aussi de la Convention des Institutions Républicaines, et d'autres forces qui allaient progressivement s'agréger, pour se cristalliser, après 1971 et le congrès fondateur d'Epinay, autour du nouveau Parti Socialiste.

François Mitterrand, en 1965, était pour la première fois. L'homme du combat de la Gauche rassemblée, mais pas encore unie. Déjà il avait compris que seule l'union nous permettrait de triompher un jour, de concrétiser

l'espérance de millions de gens. Sa vision le portait au-delà des partis et des querelles quasi-culturelles entre les différentes composantes de l'opposition.

Il avait alors déclaré : "Je suis le produit d'une situation. Je ne suis ni un chef ni un guide, mais celui qui monte au parapet avec un commando. Candidat à la présidence de la République, je veux réveiller la gauche, redonner aux républicains une vocation révolutionnaire, et essayer de constituer avec vous tous le nouveau Parti Socialiste".

On sait que le Général de Gaulle fut mis en ballottage, ce qui représenta déjà une sorte d'exploit, dans le contexte politique de cette époque, étant donné la personne du Général, la nouveauté d'un tel scrutin, et la popularité encore relative de François Mitterrand.

Mais tous nous avons pu voir à quel degré cet homme suscitait des enthousiasmes probablement aussi

puissants que les haines qui, toute sa vie, l'ont accompagné.

Son caractère si différent de ses contemporains, cette habileté manoeuvrière qu'on lui prêtait pour mieux l'en accuser, son refus de se livrer à un jeu de séduction démagogique pouvaient dérouter, et lui attiraient des inimitiés qui traduisaient bien la fascination qu'il exerçait déjà sur ses adversaires.

Son âme passionnée, le lyrisme de son discours et l'extraordinaire ardeur qu'il mettait à l'emporter, à convaincre et même à séduire, lui assuraient également des fidélités infaillibles qui ne se sont pas démenties. Car il exerçait en définitive la même fascination, mais inversée, chez ses amis et ses commensaux.

Ce jour d'octobre 1965, nous sommes revenus ensemble à Paris par le train, avec ce cher Georges Dayan, et tout a alors, en quelque sorte, débuté

entre nous.

Durant ce voyage il m'a expliqué sa stratégie, son souci de rassembler toute la Gauche. J'ai rencontré ce jour là un homme certainement unique, qui avait saisi à bras le corps l'impossible défi qui serait le sien pendant plus de quinze ans, jusqu'en 1981, et même qui le fut pendant vingt trois ans, dès ce jour de 1958 où il décida d'incarner l'opposition au Général de Gaulle.

Je le dis aujourd'hui, alors que tant d'années ont passé : de Gaulle et Mitterrand se méritaient l'un et l'autre. Ils étaient chacun deux êtres d'exception, qui marqueront notre siècle et l'Histoire de notre pays. Deux hommes que réunissaient plus de choses qu'on ne l'imagine : cet amour passionné de la France, ce goût sûr de l'écriture, cette culture immense.

Je n'oublie pas, d'ailleurs, que François Mitterrand lut parfois sur Charles de Gaulle des phrases qui traduisaient

bien l'intérêt évident qu'il lui portait. Ainsi lorsqu'il écrivait qu'à ses yeux, sa personne compterait plus que son oeuvre.

1965 marqua donc un tournant, avec cette ferveur populaire autour de celui qui s'imposait en quelque sorte comme le champion de la Gauche.

Par la suite, elle traversa des années difficiles, marquées par des échecs, notamment en 1969, lors de l'élection qui vit Georges Pompidou succéder au Général de Gaulle.

Pourquoi ne pas le dire, elle était parfois la première responsable de ces échecs, tant certaines suspicions semblaient régner au sein même de sa propre famille.

Ce fut encore une fois le talent de François Mitterrand de fédérer ces différents courants, et pour ma part, j'y ai travaillé constamment, avec naturellement derrière moi les socialistes du Nord et du Pas-de-Calais. En cela, je

suis fier d'être cet "homme des fondations", évoqué un jour par celui dont nous honorons aujourd'hui la mémoire.

Je rappellerai ici la grande mémoire d'Augustin Laurent, mon prédécesseur à la tête de cette municipalité, figure historique du socialisme, dont on connaît le rôle dans l'union née du congrès d'Epinay en 1971. Cette union, comme devait lui-même le dire François Mitterrand, exprimait simplement la volonté de la base, ces millions de femmes et d'hommes qui allaient cheminer à nos côtés jusqu'en 1981.

Les dix années qui séparent le congrès d'Epinay de la victoire du 10 mai 1981 sont mieux connues : l'Union de la Gauche, un nouveau combat en 1974 qui devait voir l'élection de justesse de Valéry Giscard d'Estaing, et toujours cette farouche volonté de François Mitterrand d'incarner, par delà les relations parfois complexes entre les trois principaux

signataires du Programme Commun de 1972, une espérance qui continuait de grandir.

De nouvelles générations montaient vers la Gauche. Encore une fois, diverses composantes la rejoignaient. Elle ne cessait d'emporter les élections locales, devenant alors la première force politique de ce pays. A l'évidence, un souffle grandissait, qui se nourrissait aussi de l'évolution de notre société et de celle du monde. Toujours, François Mitterrand, fidèle à lui-même, rassemblait et se tenait à la tête de ce mouvement.

Enfin, cela s'est produit.

Notre espérance formidable a triomphé, et avec nous des millions de femmes et d'hommes, ceux dont on n'avait que trop rarement dans le siècle entendu la voix.

Ces heures-là, comment pourrais-je ne pas me les rappeler ? Cette joie simple dans les rues des villes et des

villages de France, elle était la même que celle que j'avais connue en 1936, quand j'étais enfant ; elle me rappelait également les moments intenses de 1944. Blum, de Gaulle, Mitterrand, toujours la fraternité de nos compatriotes.

Je me souviens de ce dimanche printanier de mai, où je suis allé voter à l'école Boufflers, non loin d'ici. Puis de ma tournée dans les bureaux de vote, l'après-midi même, avant mon départ en voiture pour Paris.

Durant toute cette campagne électorale, alors que j'étais le porte-parole du candidat, nos chemins se croisaient de façon incessante. François Mitterrand était à une extrémité du pays, moi à une autre, et on me rapportait qu'il avait demandé : "Comment va Pierre ? Est-il heureux ?"

Bien sûr, je l'étais. Et ce 10 mai 1981, nous étions si nombreux à l'être !

Près de quinze années ont passé

depuis, mais je ne peux oublier cette soirée : le retour du nouveau Président de la République Française, notre ami, depuis Château-Chinon, son arrivée au siège du Parti Socialiste, notre conversation informelle dans son bureau, comme si nous ne réalisions pas bien ce qui venait de se passer.

Nous étions comme grisés, saoulés de cette victoire, et nous n'avions pas encore saisi les commandes d'un pouvoir que l'on venait de nous confier. Pourtant, c'était l'homme qu'une majorité d'électeurs venaient d'appeler, qui était alors avec nous. Désormais, François Mitterrand devenait le Chef de l'Etat, Président de tous les Français, quelles que soient leurs opinions exprimées.

J'ai alors eu l'honneur, dans les jours qui ont suivi, d'être appelé au poste de Premier ministre. Le premier du septennat, et le seul de l'Union de la Gauche. Avec moi, c'est tout le Nord et le Pas-de-Calais, hier engagés aux côtés de François Mitterrand, qui étaient

récompensés de leur fidélité décisive.

Peut-être est-il encore trop tôt pour juger sereinement cette période, et a fortiori les quatorze années durant lesquelles François Mitterrand a exercé la charge suprême que, par deux fois, les Français lui ont confiée.

Je ne le ferai certes pas non plus ici ce soir. Nous savons, quant à nous, tout ce que nous lui devons, et cela nous suffit assurément.

Des millions de nos compatriotes le savent eux aussi mais également, à travers le monde, de nombreux peuples, qui ont entendu pendant toutes ces années la voix française qu'ils aimaient et voulaient entendre, celle du pays qui a donné un jour l'exemple de la liberté au monde.

On imagine parfois difficilement, en France, ce que représente cet héritage au-delà de nos frontières. C'est celui de 1789, des armées de l'An II et de

l'abolition de l'esclavage.

C'est le printemps des peuples de 1848, la Commune de Paris, Jaurès.

C'est le Général de Gaulle à Londres.

C'est enfin la décolonisation, celle de Mendès-France, comme celle de la Vème République.

François Mitterrand, de Mexico à Berlin, de Jérusalem à La Baule, a donné de notre pays une image de grandeur, de justice humaine et de souci de l'équité rarement égalée.

Il a été, chacun s'accorde à le reconnaître, un inlassable artisan de la construction européenne, une construction qui ne soit pas seulement celle des marchands, mais aussi celle des peuples.

A la tête du Gouvernement, j'ai eu quant à moi l'honneur d'entreprendre,

durant plus de trois années les principales réformes qu'il avait proposées aux Français, et de mettre ainsi en oeuvre 96 de ses 110 propositions de 1981.

L'Histoire nous jugera et, surtout, replacera notre action en perspective, celle d'un espoir immense des classes moyennes de notre pays, dans un contexte économique international extraordinaire difficile.

J'ai dit que les circonstances ne se prêtaient pas aujourd'hui à plus d'explications sur ce sujet, et je m'en tiendrai donc là pour la période où j'ai été aux affaires aux côtés de François Mitterrand.

Son action, de 1981 à 1985, symbolise l'évolution historique qu'a connue notre pays : économique, sociale, mais aussi politique.

Avec lui, la France est entrée de plain-pied dans la modernité, alors

même que nous frappait durement la crise internationale, qui n'est toujours pas achevée.

Notre pays, miné par l'inflation en 1981, a retrouvé sa crédibilité économique, tandis que nos entreprises effectuaient à leur tour une véritable révolution structurelle.

Progressivement, la conception des rapports sociaux, les relations entre les entrepreneurs et les salariés, notre compétitivité extérieure ont connu une évolution considérable.

La France qu'il nous laisse est plus forte, même si l'on n'en est pas toujours conscients, car nous souffrons encore de bien des maux, notamment ceux qui accablent toujours les chômeurs, et les plus démunis.

Quant à la politique intérieure, il est indéniable que jamais à ce degré l'alternance des majorités n'a été aussi harmonieuse, dans le respect de nos

institutions.

C'est l'honneur de François Mitterrand d'avoir appliqué une Constitution qu'il avait autrefois combattue, mais que nos concitoyens avaient souhaitée en 1958.

Son respect entier de la démocratie a permis que deux fois au cours de ces deux septennats, une majorité différente du Président de la République, chef de l'exécutif, gouverne et applique son programme.

Les Français ont été reconnaissants au Président Mitterrand d'avoir favorisé ce fonctionnement et lui ont une nouvelle fois témoigné leur confiance en 1988, lui donnant même un résultat électoral supérieur à celui qu'il avait obtenu en 1981.

Enfin, en exerçant jusqu'au dernier jour son second mandat, le Président de la République a été le premier à accomplir quatorze années de

présidence, comme le lui permettait la Constitution. Mais cela ne s'était encore jamais produit.

Durant la période qui vient de s'achever, grâce à François Mitterrand notre pays a su avancer dans la tolérance et dans l'acceptation des différences, tout en préservant son unité. C'est une oeuvre considérable, dont on percevra rapidement, j'en suis certain, toute la portée. La France est aujourd'hui réconciliée avec elle-même, autour de la République. Le Peuple Français est plus assuré dans son unité, au-delà de la diversité bien légitime de la démocratie. C'est d'ailleurs ce qu'a exprimé à sa manière lundi soir, dans son allocution d'hommage, le Président de la République Jacques Chirac.

Au moment où nous sommes placés devant le lourd défi d'entrer bientôt, au sein de l'Union européenne, dans le siècle de tous les espoirs pour les hommes, mais également de tous les risques pour nos sociétés, cet héritage

nous sera précieux et indispensable.

Mesdames et Messieurs, en organisant aujourd'hui à l'Hôtel de Ville de Lille, le jour même où se sont déroulées les funérailles de François Mitterrand, l'hommage solennel qui nous réunit en ce moment, j'ai tenu, avec le concours de l'ensemble des Elus municipaux, à marquer l'attachement tout particulier de notre ville pour celui qui nous a quittés.

Entre François Mitterrand et Lille, et d'ailleurs le Nord tout entier, s'est déroulée une longue histoire commune. C'est donc légitimement que nous pouvons dire que notre ville, en ce siècle qui s'achève, aura tissé des liens très forts avec deux figures considérables de notre Histoire : Charles de Gaulle et François Mitterrand.

Je ne reviendrai pas sur les relations quasi charnelles qui existaient entre le premier et Lille, dont il était natif. Elles sont suffisamment connues

désormais, et j'ai eu l'occasion, très récemment, de les évoquer en présence de la fille du Général de Gaulle, au moment où s'inaugurait la rénovation de sa maison natale, rue Princesse.

Quant à François Mitterrand, s'il n'avait pas d'attaches familiales avérées dans notre région, il y avait toutefois, et depuis son plus jeune âge, des souvenirs forts qui toujours le ramenaient vers nous.

Ainsi, dès l'adolescence, il est venu à plusieurs reprises passer des vacances dans une famille du littoral (à Malo), avec laquelle ses parents avaient sympathisé.

Durant la guerre, alors qu'il vivait la douloureuse période de sa captivité au stalag de Ziegenheim, François Mitterrand avait pour compagnons plusieurs nordistes avec lesquels il allait demeurer lié par la suite, avec ce sens unique de la fidélité qui le caractérisait.

Tout au long de sa carrière

politique il a su pouvoir compter sur le Nord et le Pas-de-Calais, où la tradition socialiste est ancrée aussi solidement que le charbon l'a été dans la mine, là où tant d'ouvriers ont donné à l'industrie nationale leur santé et leur travail épuisant.

C'est pour Liévin que François Mitterrand a réservé son dernier voyage dans le Nord-Pas-de-Calais, à l'occasion du vingtième anniversaire de la catastrophe de 1974. Nous avons encore en mémoire ces images, qui ont à peine plus d'une année, celles d'un Président fatigué mais heureux de se retrouver auprès des mineurs et des plus anciens compagnons de luttes politiques.

En définitive, depuis octobre 1965, François Mitterrand a effectué près de trente cinq visites dans notre région, dont plus de vingt dans notre ville ! Leader de l'opposition, Chef de l'Etat, il est venu et revenu, parfois pour de simples fêtes militantes, mais aussi pour des visites à caractère officiel, ou pour des motifs

internationaux.

C'est ainsi qu'il a tenu son premier meeting à Lille le 28 novembre 1965, devant 7.000 personnes, alors qu'il était candidat à l'élection présidentielle.

Il reviendra en 1973 à l'occasion des élections législatives, le 28 avril 1974 pour tenir le meeting de l'élection présidentielle, en 1978 à nouveau en raison des élections législatives, l'année suivante cette fois dans le cadre des élections européennes. Bien évidemment, il tiendra, à peine trois semaines avant son élection à la tête de l'Etat, le grand meeting de la campagne présidentielle de 1981.

Mais entretemps, tout au long de ces années, il était aussi venu pour participer à de modestes fêtes de la Rose, visiter une section du Parti Socialiste, donner une conférence à l'Opéra de Lille à l'occasion du 25ème anniversaire de la mort de Léon Blum, participer au rassemblement des socialistes européens,

et même célébrer à Lomme les cinquante ans de militantisme d'Arthur Notebart, le 28 octobre 1979, quatorze ans jours pour jours après sa première visite ! J'ai eu pour ma part l'honneur et le plaisir de l'accueillir deux fois à mon domicile personnel, et une fois encore à Hardelot, en août 1993 : C'était une belle journée d'été. En fin d'après-midi, il reprenait l'avion au Touquet. Nous venions de nous saluer. Après avoir monté les premières marches de l'appareil, son regard s'est porté vers la mer, là où se jette la Canche, vers le ciel du Nord dont la couleur crèmeuse si particulière a donné son nom à la Côte d'Opale. Il s'est alors tourné vers moi, et s'est écrié : "C'est beau la vie".

Après 1981, il va de soi que les visites de François Mitterrand vont revêtir un caractère très différent, puisqu'il est désormais le Chef de l'Etat.

Chacun de ses déplacements correspond alors à une avancée importante de notre ville et de notre

région, qu'il s'agisse de l'inauguration d'un équipement collectif, ou de l'organisation d'un événement national, voire international.

Au cours des quinze années qui viennent de s'écouler, notre région a profondément et durablement changé. Par ses déplacements officiels, François Mitterrand a fréquemment accompagné les étapes historiques de ce changement.

Il est clair que la douloureuse mais incontournable mutation des industries minière, métallurgique et textile, qui s'est accomplie dans le Nord-Pas-de-Calais depuis 1981, n'aurait pu se faire sans le soutien de l'Etat, et au premier chef de son plus haut magistrat.

François Mitterrand a eu ce courage que je n'hésite pas à qualifier d'historique.

Il a alors compris que notre avenir passait désormais par une évolution affirmée vers le secteur tertiaire, et lui a

apporté le soutien de l'Etat.

De même, à travers les lois de décentralisation et de régionalisation, a-t-il permis que nos institutions locales connaissent un nouvel essor, et que s'affirme notre identité.

Lille, pour sa part, a reçu le Président François Mitterrand en des circonstances que l'on se rappelle :

le 25 avril 1983, pour l'inauguration de la première ligne du VAL et de la station "République". Il rencontrera à cette occasion Augustin Laurent, qui avait quitté ses fonctions majorales dix ans auparavant.

Le 20 Janvier 1986, pour la signature historique du lien fixe transmanche avec Margaret Thatcher, Premier ministre du Royaume Uni. Une plaque commémore, dans le Grand Hall de l'Hôtel de Ville, cette journée historique, qui préluait à la réalisation du Tunnel sous la Manche.

Le 16 décembre de la même année, le Président est revenu, afin de visiter la grande exposition Matisse du Palais des Beaux-Arts. Il a alors admiré les Plans-Reliefs, qui étaient précisément au centre de la grande polémique que nous avons connue.

Il a également visité la maison natale du Général de Gaulle, rue Princesse, ce que l'on sait moins.

Le 6 février 1989, François Mitterrand a inauguré la place de la Solidarité, à Wazemmes.

Enfin, ces cinq dernières années, les visites se sont multipliées : organisation d'un sommet franco-allemand les 29 et 30 mai 1991 ; inauguration du T.G.V.-Nord le 18 mai 1993 ; participation à la première de "Germinal" au Nouveau Siècle, le 29 septembre 1993 ; enfin, le 6 mai 1994, inauguration de la gare Lille-Europe, en prélude à celle du Tunnel sous la Manche, en présence de Jacques Delors,

Président de la Commission Européenne.

Oui, il nous aimait.

Et nous l'aimions.

Les Lillois, depuis plusieurs jours, lui rendent un vibrant et fervent hommage dont il aurait goûté la retenue, car il avait la même pudeur que nous, et répugnait à livrer ses sentiments. "Si je n'étais pas à distance que resterait-il de moi ?" avait-il même dit un jour.

De vous, François Mitterrand, il restera beaucoup. L'hommage unanime qui vous est rendu depuis lundi est exceptionnel et le courage, la dignité quasi-stoïcienne, avec lesquels vous avez supporté la maladie forcent unanimement l'admiration et le respect.

Vous êtes demeuré debout, libre comme vous l'avez toujours été, calme devant la mort comme vous l'étiez devant la vie.

Tous nous saluons un destin hors du commun, cette capacité extraordinaire à incarner l'espérance et le droit d'être respecté et écouté.

Vous avez exercé sur nous la fascination, la séduction de l'intelligence, et cette faculté unique de conserver, toujours, une nécessaire distance avec vous-même, et avec la vanité des apparences, dont vous n'avez jamais été dupe.

"Durant cinquante ans de ma vie, disiez-vous il y a seulement quelques mois, j'ai pu agir pour me rapprocher de l'idéal qui est le nôtre, avec ces pensées au coeur : la liberté et l'égalité, le social, les droits de l'Homme et ceux des travailleurs, la démocratie, tout cela est indissociable".

Pour moi, restera toujours cette phrase que vous avez prononcée, le 31 décembre 1994, lors de vos derniers vœux télévisés au peuple français :

"Je crois aux forces de l'esprit et je ne vous quitterai pas".

Jamais, François Mitterrand, vous n'avez été si présent, en nous, que depuis ce lundi 8 janvier.

Ainsi, une fois encore, vous avez eu raison. Vous ne nous quittez pas.